

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 7 (1904)
Heft: 15

Artikel: Pâques des cloches
Autor: Riat, Georges
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-253805>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LE PAYS ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

* * POUR LA FAMILLE * *

PARAISSANT

A PORRENTUAY



N° 15

Supplément du Dimanche 10 avril

1904

Pâques des cloches

— Le fermier du Lomont, Louis Denisot, « faisait » du bois dans la hêtraie d'Entrevignes. C'était le jeudi saint, par une après-midi claire et glacée. Contre la bise, il avait rabattu sur ses oreilles les bords de sa casquette poilue, et pour se réchauffer, cognait dur sur un foyard (hêtre). Les « ételles » volaient puis retombaient dans la broussaille. Par instant, il prêtait l'oreille au bruit des halliers, comme s'il attendait quelqu'un... Soudain :

— Oncle ! oncle ! où es-tu ?

— Par ici, Jean, par ici ! viens vite !

Des froissements de feuilles ; l'envolée brusque d'oiseaux, une branche cassée, et son neveu, Jean Lorient, un gamin de sept ans, l'embrassait.

— Tiens, voilà tes « quatre heures ». Je suis un peu en retard, parce que nous sommes allés annoncer la prière avec nos crécelles, à travers le village. Ça en faisait du tapage ! Milot, de chez Beucler, tapait sur une caisse avec un marteau.

— Oui, je vous ai entendus d'ici. Je pensais bien que tu y étais.

— Les cloches vont partir pour « faire leurs Pâques » à Rome. Ma tante m'a dit qu'elles passent sur le Bois-Juré. Je voudrais bien les voir.

— Eh bien ! allons-y, c'est le moment.

Il rajusta sa ceinture rouge, passa la serpe dans la gaine pendue aux reins, et la hache sur l'épaule, emboîta ses longues jambes aux pas de l'enfant.

Comme celui-ci l'interrogeait sur les Pâques des cloches, il prit l'air grave des grandes personnes racontant à des gamins *Geneviève de Brabant* ou *Peau d'Ane*, et lui expliqua que vers la fin de la semaine sainte, pour remplir « leurs devoirs » comme de bonnes chrétiennes, les cloches quittent le village, et, rendues à Rome, se confessaient à Notre Saint-Père le Pape, communient au Vatican dans la nuit du vendredi, après l'office des Ténébres, puis

allégées par l'absolution pontificale, se dépêchent de revenir pour carillonner la Résurrection.

— Oui, mais, qu'est-ce qui les porte ?

— Ça, mon petit, tu m'en demandes de trop ; peut-être des nuages, peut-être des anges....

— Et quels péchés, qu'elles peuvent commettre ?

— Eh bien ! elles sont paresseuses. Le matin, pour la messe de six heures, la petite dort encore ; il faut la réveiller et elle gronde. Dans la journée elle bavarde, elle cancanne avec la grosse ; du haut de la tour, elles voient tout, elles savent tout, et elles en débitent ! Et puis, par la chaleur, elles s'assoupissent comme des lézards, dans la vigne d'Ecurcey. C'est le diable quand il faut sonner un baptême, un enterrement !

— Tiens ! je n'aurais jamais cru ça !

— Tu te souviens aussi, à Noël : tout était blanc de neige, l'église, le clocher, tout ; il faisait froid ! Les cloches gelées rechignaient à annoncer la messe de minuit ; on les entendait à peine, comme s'il y avait de « la » ouate dans les oreilles ; et le petit Jésus n'était pas content ; il aime les sonneries qui emplissent les Lomonts. A cause de ça, je crois que le Pape va les saler nos cloches, cette année ; gare la pénitence ! Mais viens vite ! regarde fixement là-bas, vers la Faux-d'Anson ; elles doivent passer en ce moment.

Les coudes appuyés sur un vieux mur, la tête dans ses mains, l'enfant dévorait du regard la montagne qui incurvait sa ligne bleue à l'horizon ; et Denisot, assis auprès, silencieux, à suivre sur la petite figure l'œuvre de la légende, revivait ses émotions d'autrefois. Tout à coup, un sursaut :

— Regarde, mon oncle, regarde vite, au dessus de la coupe, vers Réclère ; les voilà !

Poussées par la bise vers la crête, des nuées glissaient diaphanes sur l'azur, comme des mouettes ; le soleil à son déclin sur les plaines d'Alsace, ourlait d'or leurs contours et tandis qu'elles disparaissaient par delà les sapins, une

mélodie sembla traîner dans l'espace : gazouillis du vent dans les foyards, tintement de grelots sur la route ou simple effet d'imagination.

— Tu as entendu ! s'écria le gamin, extasié ; elles sonnent pendant le voyage. Oh ! je les ai bien reconnues, nos cloches, c'étaient les premières.

— Oui. Avec, il y avait celles de Chamesol, de Villars, de Blamont, et, en queue, le gros bourdon de Saint-Ursanne. Tu es content ?

— Oh ! oui.

— Bon ! Eh bien ! maintenant il faut rentrer ; le froid pince, la nuit vient.

— Dis, mon oncle, comment que tu crois qu'elles ont pu sortir du clocher, elles sont plus grosses que les fenêtres.

— Mon Jeannot, pour faire des questions, il n'y en a pas deux comme toi. Tu as vu les cloches en route, c'est l'essentiel. En quoi ça t'intéresse-t-il de savoir comment elles ont pu sortir ? Allons nous-en vite, j'ai l'estomac dans les talons, et il me tarde de manger du fricot.

— Tu n'as pas besoin de rougir pour ça, c'est bien facile. Viens avec moi ; tu aurais peur tout seul là-haut.

Dans l'escalier de pierre, l'enfant se prit à trembler : son mensonge, l'obscurité, des effarements de chauves-souris augmentaient son émoi, comme le cliquetis des clefs qui, à chaque pas, s'entrechoquaient. Surtout l'inquiétaient de rythmiques grincements le long de la rampe, comme des « piquots » de sitelle sur un tronc d'arbre. Mais, dans la pénombre du premier étage, il distingua les poids de l'horloge, suspendus à de longs câbles, et qui, depuis des siècles, dévidaient les secondes avec ce tapage, et sa peur diminua. Encore quelques marches...

Soudain, la porte de la sonnerie s'ouvrit : les cloches se prélassaient sous les caresses du soleil, au milieu d'un fourmillement de poussière, qui tourbillonnaient dans la lumière blonde... Et de grosses larmes perlèrent aux yeux du pauvre gamin...

Georges RIAT.

Du Chant liturgique

La réponse était évasive, et Jean réfléchit ; Jean songea, puis, au lit, rêva. Pendant son sommeil, des merveilles défilèrent devant ses yeux clos.

Parmi la clarté blême de la lune, une théorie d'anges envahissaient le clocher, vêtus de robes blanches, les cheveux blonds ruisselant sur leurs épaules, ailes déployées, semblables aux séraphins du cortège virginal, à la chapelle des catéchismes...

Un, deux, trois... dix, onze, douze!... C'est minuit, le glas sinistre douze fois gémit. Perchés sur les portants, des anges déboîlonnent les cloches, et leurs outils éveillent dans le bronze des sonorités de clavecin ; d'autres descendent les dalles pour élargir la baie de la fenêtre...

Plus qu'une pierre énorme ; elle grince sous l'effort des pics, vacille, penche, glisse, et, avec un fracas d'enfer, s'écroule sur le lit du rêveur...

Les yeux lourds d'épouvante, le gamin jaillit des couvertures : par la mansarde, sous les bardeaux, un clair soleil d'avril inonde la chambrette, et, sur le plancher, les sapins de l'enclos, caressés par la brise du matin, balancent leur ombre.

Sans prendre le temps de manger sa soupe à la farine, régal de son lever, Jean courut à l'église. Nul changement : la fenêtre ogivale était intacte, avec ses chambranles bien d'aplomb, barrée de distance en distance, comme à l'accoutumée, par les lignes vertes des auvents. Les moineaux, la tête sous l'aile, ourlaient de bistre la saillie des corniches. Et comme le soleil, apparaissant soudain au-dessus de la sapinière, illuminait la nuit de la tour, il en vit qui faisaient grasse matinée sur... mais oui..., sur le rebord de la grosse cloche...

— Eh bien ! fillot, tu es déjà debout ? fit derrière lui le vieux sacristain Jean-Baptiste. Ce n'est pourtant pas ton tour de servir la messe !... Mais, tu es tout pâle ; qu'est-ce qui te contrarie ?

— Ce n'est rien ; je jouais à la paume contre le clocher et elle a sauté dedans. Vous seriez bien gentil de me prêter vos clefs, pour aller la rechercher.

Il importe, avant toute réforme directe du chant grégorien, d'examiner en face et d'admettre théoriquement et surtout en pratique une autre réforme non moins essentielle, celle de la prononciation et de l'accentuation latines. N'imitons pas en ceci nos voisins de la frontière qui veulent tout « franciser ». Le latin est la langue catholique par excellence ; c'est le langage diplomatique du Pape à l'univers entier, et de cette seule façon les chrétiens de tous les mondes communiquent avec leur commun père de Rome.

Comment allier alors ces divergences de prononciation que l'on rencontre si souvent dans nos temples ? « Ces divergences sont telles quelquefois que deux interlocuteurs se parlant latin, mais chacun avec sa prononciation, ont peine à se comprendre, quand encore ils y parviennent. »¹ Que penserait-on d'un académicien qui réglerait sa parole sur la lourdeur d'accent et la dureté de prononciation de la langue allemande ? Ce serait absurde, assurément. Car chaque langue a son génie propre qui s'infiltre jusque dans son énonciation. Ainsi en est-il pour le latin.

Nous avons, il est indubitable, la prononciation des Romains. « Les savants n'ont-ils pas analysé, avec plus de profondeur et de justesse que les grammairiens et les rhéteurs grecs ou latins, les lois de grammaire, de syntaxe, d'étymologie, de *phonétique*, qui réglaient, il y a dix-huit et vingt siècles, la pratique des langues grecque ou latine ? »²

La véritable prononciation du latin est sans contredit la prononciation dite à l'« italienne » parce qu'elle se rapproche de celle de cette langue. C'est la seule qui puisse être admise dans l'étude de la mélodie liturgique reconstituée. Ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans le détail de la question. Nous renvoyons le lecteur au chapitre VIII des « Mélodies grégoriennes » de Dom Pothier qui traite cette partie d'une façon magistrale.

¹ Dom Pothier, *Mélodies Grégoriennes*, p. 106.

² *Paleographie musicale*, Introduction générale, p. 26.